

CASABLANCA

LES ANNÉES

MUSIC-HALL

DOSSIER REALISE PAR MOHAMED AMESKANE

La restauration de la Sqala et sa transformation en restaurant marocain et l'ouverture du Rick's Café, inspiré du film mythique « Casablanca », n'ont fait que ressusciter une vieille tradition qui remonte au début du XXème siècle. L'ancienne médina de Casablanca comptait alors d'innombrables lieux de fête, de plaisir et de jouissance. Au Café Glacier, on assistait à des concerts philharmoniques. A l'Olympia, on appréciait les vedettes débarquées la veille de la métropole. A la Villa des Fleurs, dancing de la rue du capitaine Ihler, les bouteilles de champagne à 25 francs coulaient à flot. Des danseuses légèrement vêtues s'y déhanchaient jusqu'au petit matin. Même ambiance au théâtre music-hall La Sqala, à l'Eldorado et aux Charmilles, ces deux derniers ayant été transformés, quelques années après, en cinémas le Régent et l'Apollo. Au fameux Anfa Club, rue d'Anfa, on valsait dans un décor mauresque, le temps d'un mémorable bal, ou on se faisait une partie de bridge entre Français, Allemands et Anglais. La communauté espagnole avait ses lieux, dont le Circulo Mercantile, tout comme la taverne royale de Manca ou le bar la Bodega, place de l'immeuble Branshwing. Les anciens Casablançais n'ont pas attendu la Movida pour s'offrir tapas et complaintes flamencas, olé, olé...

Pour les amateurs de chaabi, c'est dans le quartier réservé de Bousbir, du nom du propriétaire du terrain, Prosper Ferriau, qu'il fallait aller. Les chants, tam-tam et ghenbri y résonnaient jour et nuit. En ces temps-là, les Chikhat avaient leur Amin, les Rwayès leurs mécènes, les Haj Abed ou Haj Brahim Bissmmam, richissimes Soussis débarqués à Casa vers 1905. Bent Hnia défrayait la chronique. Femme publique et Chikha, ses morceaux célébraient Dikr et Ayta. Bent Hniyya est morte en 1939, assassinée par un amant jaloux, un légionnaire français, alcoolique, fougueux et déserteur. Quand aux Bidaoui fortunés, c'est au café Tarzan qu'ils flambèrent, des années plus tard, leur fric et vie... Mais ça, c'est une tout autre histoire.



Le défunt théâtre municipal de Casablanca.
(ph. Mustapha Belouahlia)

Mustapha Belouahlia

LE COQ D'OR LE MUST DES CABARETS CASABLANCAIS

APRÈS L'ISMAILIA FOLIES, AVENUE MONTAIGNE, À PARIS, C'EST À CASABLANCA, DANS L'ANCIENNE MÉDINA, QUE SALIM HALALI A OUVERT EN 1949 L'UN DES PLUS PRESTIGIEUX CABARETS DU MONDE, LE COQ D'OR.



Salim Halali en plein action au Coq d'Or.



Hajja Hamdaouia avec Bouchaib Bidaoui et Aziz Alami. (Coll. H. Hamdaoui)

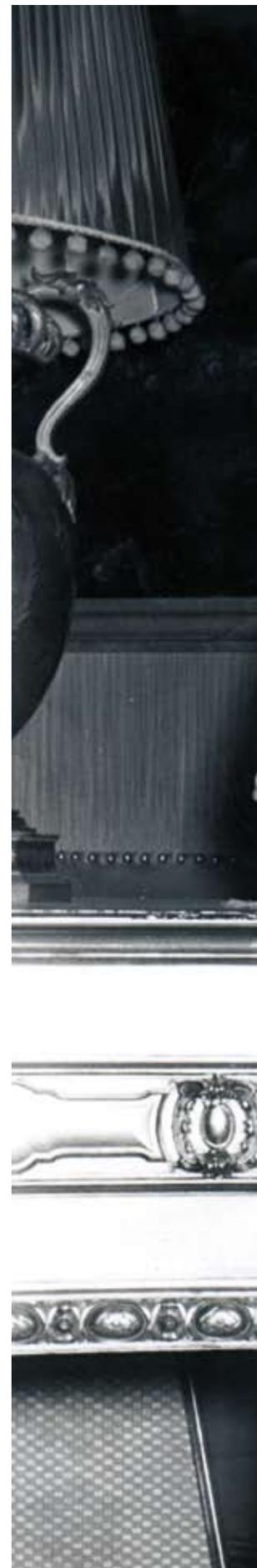
De grosses caisses américaines traversaient difficilement, tous les soirs, l'étroite ruelle du Commandant Provost pour décharger, quelques centaines de mètres plus loin, une clientèle distinguée en costards et tenues de soirée. Le Coq d'Or est situé en face de la zaouia Harrakia où est enterrée Lalla Kadiria. A deux pas, il y a la maison du rabbin Haïm Pinto, fondée en 1896, pas loin de celle de la patronne, Mercedes ! C'était l'époque de Casablanca la cosmopolite, la tolérante, où coexistaient, en complète symbiose, religions et communautés différentes.

De l'extérieur, la bâtisse cache, à l'instar des maisons mauresques, ses mystères. C'est une fois la lourde porte en bois franchie, l'étroit couloir traversé, qu'on se retrouve dans la salle principale

de l'établissement. A gauche, il y a le bar où officie à la caisse Pierre, que tout le monde appelle affectueusement « Papa ». En face, la scène et les musiciens. Sur les côtés, les salons latéraux. L'ensemble est décoré avec beaucoup de goût : tapis de Perse, lustres de Bohême, tables et chaises de style authentiques, draperies de velours tissé d'or, bibelots et tableaux orientalistes de valeur. Pendant les mois de Ramadan, quand disparaissent du comptoir et des tables les bouteilles de spiritueux, le thé à la menthe est servi dans des verres de cristal, d'authentiques Saint-Louis dont la valeur est estimée aujourd'hui, chez les antiquaires, à plus de 1.500dh l'unité. Vers 22h, l'un des plus prestigieux orchestres qu'a connus l'histoire moderne du Maroc s'installe. En provenance du Maroc et d'ailleurs, juifs et musulmans, les plus grands musiciens ont travaillé chez Salim Halali. Citons le virtuose du Qanoun (cithare) Salim Azra, le luthiste Amr Tantaoui, l'accordéoniste Elie Kakon, le contrebassiste Abdeljalil, les violonistes Mokhtari, Jacob Botbol, le Kibbou juif, sans oublier les Aziz Alami, Driss el Oujdi, Mustapha Hariri et autre Sekkat, toujours à l'œuvre au Cintra, rue Allal Ben Abdellah. Ils entament la soirée par des airs d'ambiance et les deux garçons, les David, le gros et le mince, sautent tels des moineaux de table en table. Ils servent les whiskies de grandes marques, les champagnes Cordon Rouge et les vins de terroir, ainsi que des petits plats, de succulentes tapas à l'espagnol. Quant aux menus gastronomiques, ils se concoctent sur commande. Le chef n'est autre que Salim Halali lui-même, qui mijote poisson, tagines et tangias. Khaddouj Toubis, alias Doudou, un « khwalzi » ou « travelo » dans le langage de Pigalle, délaisse la danse et la scène pour venir donner un coup de main aux cuisines. Comment oublier les morceaux de poulets de Bresse, cuits à la vapeur et servis froids accompagnant les flûtes de champagne ?

Et que la fête commence !

Ce n'est que vers le coup de minuit que Salim apparaît. Descendant de ses appartements privés, habillé tantôt en matador andalou, en prince oriental ou en dandy européen, il est accueilli par des applaudissements, des cris, des youyous et des vivats. Il fait le tour des tables, souhaite la bienvenue à ses invités, trinque avec les uns et





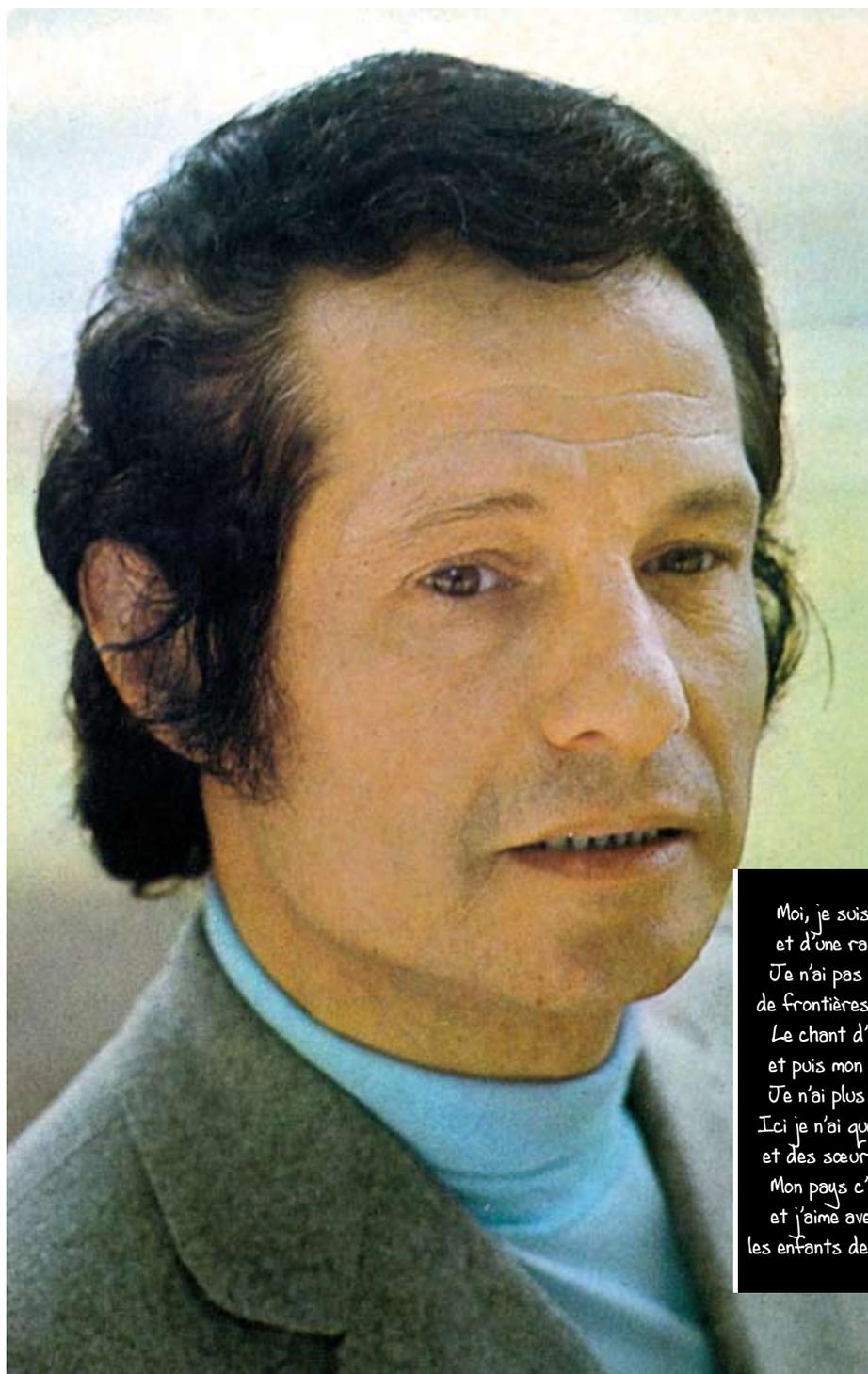
La diva Line Monty. (coll. Maurice Médioni)

les autres, utilisant son verre gravé or, plaisante et chauffe la salle, ne cessant de leur lancer qu'ils sont « la dernière race ».

Tout ce que Casablanca compte de gens importants, musulmans, juifs, chrétiens et étrangers est là, au Coq d'Or. Les tables sont occupées par les Benjdia, les Ohana, les Ayyadi, les Kakon, les Belbachir, les Berdugo et autres Berrada. On y croise les Ben Barka, Mehdi et Abdelkader, Mahjoub Ben Seddik, Tayeb Seddiki, Mehdi Bennouna, Ahmed Benkirane... Sur scène, Salim entonne « Ayli hiani, dar el bida diali » (« Ayli hiani, Casablanca m'appartient »). D'une époustouflante énergie, il enchaîne les morceaux et s'aperçoit qu'un groupe d'Américains est de la fête. Que viennent-ils chercher au Coq d'Or sinon l'univers du mythique Casablanca que Michael Curtiz a, en fait, réalisé dans les studios de Hollywood en 1942 ? Dans cette ambiance feutrée, ils cherchent désespérément Humphrey Bogart et Ingrid Bergman. Salim se lance dans un solo à la Derbouka, qu'il maîtrise comme personne au monde. C'est l'ouverture instrumentale de « al ain zarga » adaptée au goût yankee, avec la traduction du refrain en anglais. Les Américains jubilent. La soirée, telle un mariage marocain traditionnel, continue. Salim présente son riche plateau constitué de permanents, d'invités d'honneurs et d'artistes clients qui n'hésitent pas à prendre le micro pour un tour de chant. Comment se souvenir de tous les grands noms à l'affiche du Coq ? Warda, toute jeune et fraîche, y chante « Dalili Ahtar » d'Oum Kalsoum, Mohamed Fouteh « Awmaloulou », Maati Belkacem « Alach ya ghzali », sans oublier les « Ayuts » de Bouchaib Bidaoui, Hajja Hamdaouia et Latifa Amal. Salim fait venir des artistes du Maghreb et de France, tels Safia Rochdi, Raoul Journo, Line Monty, Blond-Blond, Rainette l'Oranaise et Lili Boniche.

En plus de Tarab Charki, du chaâbi maghrébin et du judéo-arabe, le cabaret est l'un des temples du « Raks baladi », de la danse dite orientale. Ses vedettes sont Mounira, la sœur de Salim, Fathia Khairi, Fatima la blonde, Safia Chamia, Souad Ahmed, Fatima Bent El Anbar, sans oublier la petite et belle Ramla qui a fait tourner la tête à plus d'un. En bête de scène, le maestro ne finit ses soirées qu'aux aurores.

Ce fut ainsi pendant des années tous les jours sauf le vendredi, jour de repos. Le Coq d'Or a flambé au début des années 60 et, avec lui, sa mémoire et celle de ses somptueuses fêtes des Mille et une Nuits. Un fou de Casa, de l'ancienne Médina et du répertoire de Salim Halali installera-il un de ces jours une réplique, à l'instar de la Fenice de Venise, le défunt et mythique cabaret ? Un lieu respectable qui manque cruellement à la ville. Ce serait, sans aucun doute, un indéniable atout pour la Casablanca touristique dont on rêve de réhabiliter le patrimoine et de ressusciter la Belle Epoque !



Moi, je suis d'un pays
et d'une race étrange
Je n'ai pas d'horizons,
de frontières à mon cœur
Le chant d'une guitare
et puis mon âme change
Je n'ai plus de parents
Ici je n'ai que des frères
et des sœurs de cœur...
Mon pays c'est l'amour
et j'aime avec ouïtrance
les enfants des faubourgs...

A feuilleter son passeport français, on apprend que Shlomo ou Simon Halali, dit Salim Hilali, est né un 30 juillet 1920 à Bône (Annaba), à la frontière algéro-tunisienne. Il est issu d'une famille de Souk Ahras, berceau des plus grandes tribus Chaouia, les Hilali, descendants de la Kahéna la magnifique, la prêtresse aurésienne qui régna sur l'Afrique (actuel Maghreb) avant la conquête arabe. Son père est d'origine turque et sa mère (Chalbia) une judéo-berbère d'Algérie. A quatorze ans, il quitte le cocon familial, prend le large et débarque en 1934 à Marseille, éjecté d'un bateau dont la seule cargaison était un troupeau de moutons. A l'occasion de l'Exposition universelle de 1937, il monte à Paris pour y débiter une carrière de chanteur de charme espagnol. Sa rencontre avec Mohamed El Kamal et Mahieddine Bashtarzi est décisive. Ils l'initient au chant arabo-oriental, l'intègrent à la troupe « Al Moutribia », fondée par le grand Edmond Yafil, pour une tournée dans les capitales européennes. C'est à Paris qu'il rencontre Mohammed Iguerbouche, fondateur du Cabaret Al Jazair, rue de la Huchette, et génie de la musique, qui lui composa des morceaux à sa mesure. Son étoile ne cesse de briller depuis. Ses disques connaissent des ventes record et il devient, dans l'effervescence des années 40,

la coqueluche des radios d'Alger, de Tunis, de Rabat et de Tanger qui passent ses chansons en boucle ...

En 1940, il échappe à la déportation grâce à l'intervention de Si Kaddour Benghabrit, ministre plénipotentiaire au Maroc sous le protectorat et premier recteur de la Grande Mosquée de Paris, inaugurée en 1926 par Moulay Youssef et dont le premier appel à la prière fut lancé par la voix du ténor Mahieddine Bashtarzi. Il lui délivre une attestation de conversion à l'Islam au nom de son

père et fait graver le nom de ce dernier sur une tombe abandonnée du cimetière musulman de Bobigny ! Non seulement le recteur le sauve des fours crématoires nazis, mais il l'engage au café maure de la mosquée où il se produit en compagnie de grands artistes tels qu'Ali Sriti et Ibrahim Salah !

En 1947, il crée à Paris le cabaret oriental Ismaïlia Folies dans un hôtel particulier qui appartenait à Ferdinand de Lesseps (ingénieur du canal de Suez), situé dans la prestigieuse avenue Montaigne. Ceux qui l'ont fréquenté se souviennent de ses folles soirées avec une clientèle huppée, à l'instar du roi Farouk d'Egypte, de sa cour et des stars d'alors, Mohamed Abdelouahab et Oum Keltoum.

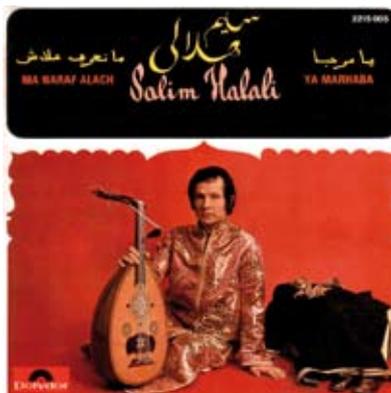
SALIM HALALI, LE ROI DES NUITS CASABLANCAISES

D'UNE ÉLÉGANCE INOUIË, COSMOPOLITE, POLYGLOTTE, HUMANISTE ET UNIVERSEL, SALIM HALALI, QUI NOUS A QUITTÉS DÉBUT JUILLET 2005, A ENFLAMMÉ LES NUITS DE LA CITÉ BLANCHE.



Salim Halali en compagnie de Mohamed Abdelwahab.
(Coll. M.Elhaddaoui)

Au Maroc, le souvenir de son séjour reste intact au fond de la mémoire de ceux qui l'ont fréquenté, aimé, écouté, et Dieu sait s'ils sont nombreux. Les témoignages sont unanimes. Ils évoquent surtout son grand cœur et une générosité inouïe. Salim donnait tout ce qu'il possédait, jusqu'à ses vêtements et ses bijoux. Ne gâtait-il pas ses musiciens et n'offrait-il pas, à chaque fête de l'Aïd el Kabîr, un camion de moutons aux pauvres de l'ancienne médina ? Une fois, Albert Kakon, son voisin de l'ancienne Médina et ancien client, devenu par la suite



l'un de ses amis intimes, débarqua au Coq d'or vers 23 heures pour s'y retrouver nez-à-nez avec un seul client ! Une soirée de perdue pour le prestigieux établissement. Salim, en colère, lança au personnel : « fermez la porte et n'ouvrez plus à personne, même pas au Pape ! Ces messieurs sont mes invités ». Il les rejoignit à table et tous passèrent la nuit à siroter, à l'œil, du bon whisky et à l'écouter, accompagné du luth, leur chanter « ya lil ya aïn »... Ainsi fut Salim Halali. Un artiste total, esthète, décalé et hédoniste.



UN MUSICIEN ÉCLECTIQUE

Flamenco et nostalgie andalouse, chanson marocaine (l'excellente reprise de « Alaach ya ghzali » de Maati Belkacem), algérienne et tunisienne, Adwar et classique à la mode égyptienne des fins 19ème et début 20ème siècles, Mawawil halabia, chants turcs et variété française ! Les paroles et les musiques de Salim Halali reflètent à merveille sa personnalité ô combien compositrice. On est impressionné par l'aisance avec laquelle il passe d'un registre à l'autre. Son répertoire, d'une époustouflante richesse, fait de lui le pionnier des chanteurs de la world music, de la fièvre latina, et autres modes orientalisantes. Au long d'une quarantaine d'années consacrées à la musique maghrébine et arabe, il a imposé son nom et crée son propre style. Ce n'est donc pas étonnant que ses chansons (« Al ain zarga », « Aili hbi diali fin houa », « Dou biha ya chibani », « mahanni Zine », « Hbibti samra », « Bin al barh wa al youm », « Elli kalbou safi », « Mounira », « Nadira », « Achek tafila andaloussia »..) soient reprises par des générations d'interprètes, à l'instar de Line Monty, Lili Bouniche, Maurice Medioni, Pinhas, Karoutchi, Abdou Chérif, Raymonde, Cheb Khaled et autres Manu Tchoa...

ILS SE SONT PRODUITS AU COQ D'OR



Line Monty, la grande diva de la chanson judéo-maghrébine est connue pour ses morceaux d'anthologie, dont « Ya Ommi », créé en 1950 par Youssef Hgege, alias José de Suza, au cabaret le Boléro de Casablanca et destiné initialement à Warda Eljazairia. Elle a inauguré le casino de l'hôtel Saâdi de Marrakech en 1954 et fait, depuis, en compagnie du grand pianiste Maurice Medioni, de fréquents séjours au Maroc.



Shafia Rochdi, de son vrai nom Zakia Mourrakouchi, est née en 1910 d'un père marocain et d'une mère libyenne d'origine turque. Avec Habiba Massika et Fadila Khetmi, elle est considérée parmi les pionnières de la chanson et du théâtre tunisiens. La voix cristalline du Sud a marqué les grandes heures de Rachidia, institut de musique fondé à Tunis en 1934.



Aziz Alami, dont les photos sont rarissimes, n'est autre que le frère aîné de Brahim Alami. Il joua un rôle indéniable dans la trajectoire musicale de l'interprète de « Ya Annassi » et autre « Ma ahla lfrane ». Musicien, il enregistra plusieurs disques inspirés des patrimoines marocain et algérien.





Auteur, compositeur et grand interprète, Samy Elmaghribi a enchanté les nuits et les lieux de la cité blanche depuis les années 1940. Le fondateur de la société de production et de distribution de disques Samyphone, actuel Jalal de la place Verdun, se produisait, entre autres, à l'hôtel Excelsior.



A Paris, Warda Eljazairia, dont le papa possédait le Tam-Tam, cabaret oriental du quartier latin, fréquentait Mohamed Fouiteh, qui l'encouragea à embrasser une carrière de chanteuse, et le luthiste Amr Tantaoui. Au retour de la famille royale marocaine de son exil, elle chanta pour le prince Moulay Hassan. Ses nombreux amis marocains se souviennent de son séjour à Casablanca – elle habitait rue Lalla Yakout - où elle fréquentait le Coq d'Or et entretenait des relations intimes avec des artistes, dont Hajja Hamdaouia et Bouchaïb Bidaoui.

Originaire de Marrakech, Latifa Amal se produisait au début au Café « Chamiiyate » de Derb Dabachi. Grande dame de la chanson populaire, surtout du genre Ayta, son passage à l'Olympia dans les années 70 est gravé dans la mémoire des mordus de la Ayta pop.



« Salim Halali m'a filé un paquet de fric pour m'acheter des vêtements avant mon premier passage au Coq d'Or. Ma sœur, chez qui j'habitais à Casablanca, ne cessa de me poser des questions sur la provenance de l'argent. Il a fallu le témoignage de Hajja Hamdaouia pour qu'elle me croit. » C'est par cette anecdote que le regretté Ahmed Gharbaoui, interprète de la fameuse « Molhimati », me raconta une fois sa première rencontre avec Salim Halali.



Kamal Lahlou interviewant le grand Serge Reggiani en 1969 pour l'émission radiophonique « Ici Casablanca ». Ce programme accueillait les plus grands artistes, acteurs et chanteurs, de l'époque. Son précédent animateur, André Benezra ayant émigré pour le Canada, Kamal Lahlou avait repris l'émission en 1967, de même que les actualités sportives casablancaises après le départ de Georges Seltzer.

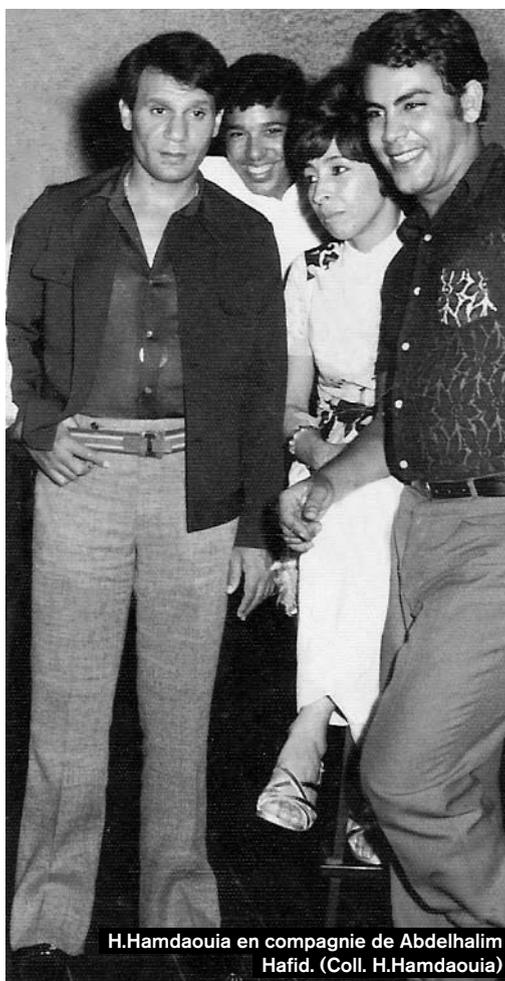


H. Hamdaouia entouré par, entre autres, Ismil Ahmed et Fathallah Lamghari. (Coll. F. Lamghari)

HAJJA HAMDALOUA L'EDITH PIAF MAROCAINE

« On m'appelle l'oriental, musique arabe et espagnole, Hajja Hamdaouia r'datni mahboul (elle me rend fou). » C'est en chanson que Salim Halali présentait sa coqueluche au public du Coq d'Or. A son évocation, Hajja Hamdaouia, a toujours une chaude larme à l'œil : « Salim est plus qu'un ami, c'est un frère. On a partagé le pain et le sel et il m'a tout appris : comment s'habiller avec des caftans 'Lakhrif', comment se tenir sur scène, comment chanter, bref comment être respectée, enfin comment être fière de mon métier... »

L'Edith Piaf du Maroc, qui a enchanté des générations d'amateurs de musique chaabi, a vu le jour en 1930, dans le quartier populaire casablançais Derb Karlouti. Très jeune, elle rejoint la troupe théâtrale de Bachir Laalej, en compagnie des Bouchaib Bidaoui, Ahmed Souiri, Lahbib Kadmiri, M'Fadel Lahrizi, avant d'intégrer l'orchestre « Al Kawakib » que présidait alors le maestro Maati Bidaoui, qui fut le premier à découvrir les riches potentialités de sa voix. Il lui composa « Taala boussini », première chanson populaire interprétée avec un orchestre moderne. C'est dans ce contexte que Salim Halali fait appel à elle pour chanter dans son établissement les mythiques morceaux marsaouis chers aux Bidaouis.



H. Hamdaouia en compagnie de Abdelhalim Hafid. (Coll. H. Hamdaouia)

De Salim, qu'elle accompagna à Tanger, au Koutoubia palace, aux prestigieuses réceptions et autres somptueux mariages, ainsi qu'à un grand concert au Palais des Congrès à Paris, elle sauvegarde et chante les Mawals et « Ya llii nsiti khalek ». L'interprétation de sa chanson « Ma yiddich mamma » a capella dans le film « Retrouver oulad moumen » d'Izza Genini fut émouvante. Hajja Hamdaoui conclut notre intime et nostalgique conversation par un « Ah, le Coq d'Or et Salim, une époque bénie, khsara à jamais révolue ! ». Et une autre chaude larme coule sur sa joue ridée...

A son évocation, Hajja Hamdaouia a toujours une chaude larme à l'œil : « Salim est plus qu'un ami, c'est un frère. On a partagé le pain et le sel et il m'a tout appris ».



BOUCHAIB BIDAOUÏ

LE MAÎTRE DU CHAÂBI

Figure emblématique du Casablanca des années 50 et 60, Zoubir Bouchaib Bidaoui est né à Derb Dalia, dans l'ancienne médina, en 1929. Issu d'une famille modeste en provenance des environs de la ville, il fait partie des enfants inscrits dans l'une des premières écoles modernes de Bousbir Lakdim. En 1948, il décroche un certificat de comptabilité, ce qui lui permet d'être embauché par un avocat français proche du mouvement nationaliste.

Bien qu'il écoute les chansons de l'époque, sa vraie rencontre avec « Al Ayta » remonte au moment où il travaillait dans un pressing. En s'occupant des caftans et jellabas des Benjdia, il fait la connaissance du patriarche, qui l'invite aux grandes fêtes organisées par la famille, où sont conviés les grands Cheikhs et Chikhats de l'époque. Epris des rythmes et des chants de ce blues des plaines atlantiques, il ne raterait pour rien au monde les soirées de Laârjounia, connue pour sa maîtrise du Mersaoui et du Hasbaoui et pour sa beauté fatale, et de sa consoeur Hajja Rouida, dont l'un des premiers enregistrements remonte à 1934 chez Baidaphone. Maîtrisant la Târja, il finit par faire partie de la troupe de cette dernière, en compagnie de Khaddouj Bent Loukid, Zohra Tchikito et Bent Lakhila.

Le groupe entame un grand travail de revalorisation du répertoire mersaoui en ressuscitant les anciennes Ayta, dépoussiérées et mises au goût du jour.



Mohamed Kibou au violon, avec Bouchaib Bidaoui.

Bouchaib, devenu un nom incontournable de la scène, lance sa propre troupe avec Mohamed Kibou, alias le Maréchal... du violon, Bouchaib Ould Zliga, virtuose du luth, et Milouda Bent Dernounia. Le groupe entame un grand travail de revalorisation du répertoire mersaoui en ressuscitant les anciennes Ayta, dépoussiérées et mises au goût du jour. Sa collaboration avec le dramaturge Bachir Laalej, jouant les rôles féminins en compagnie de Kadmiri, Souiri, Lahrizi et Boujamâa au cours de l'émission radiophonique hebdomadaire « Idhak Maai », ne fait qu'accroître sa notoriété. Les enregistrements ne tardent pas à venir. Les 45 tours du maître se vendent comme des petits pains et le public citoyen fredonne les « Rkoub Ikhal », « Ma chtou lghzal », « Kharboucha mannana », « Lhaddaouiyat », « Rjana f'laali »... Des textes polysémiques où il introduit des vers allusifs à l'Occupation, avant de composer son fameux « Khoutan ya lislam », chant patriotique en hommage à la résistance d'« Oulidat Chaouia ». Celui qui a illuminé les nuits du Coq d'Or, les scènes des cinémas Médina, Verdun, Al Kwakib... l'espace des Arènes et le théâtre municipal, une première pour une troupe populaire, est décédé le 25 mai 1965 à l'hôpital Avicenne de Rabat dans le dénuement, l'oubli, l'anonymat total et l'ingratitude générale ! Bouchaib Bidaoui avait à peine 36 ans.

NINA BANON LA REINE DES ARÈNES



Demis Roussos présenté par Mme Nina Banon. (Coll. N.Banon)

Par ses grands-parents, les Amar, originaires de Demnat, Nina Banon, native de Marrakech, est une Bidaouiâ de cœur. Elle a débuté sa vie professionnelle dans le journalisme avec *Le Petit Marocain* et la *Vigie*, avant de se lancer dans une carrière radiophonique des plus riches. Polyvalente à Radio Tanger, elle animait « Votre amie Nanette », recevant, entre autres, Charles Aznavour, Gilbert Bécaud, Sylvia Monfort, Michèle Morgan et finit chef du service sportif...

De retour à Casablanca, elle se lance dans la communication et est nommée chef de publicité chez Havas. Mais l'une des facettes les plus marquantes de sa vie reste son talent d'organisatrice de spectacles qui a réussi à amener dans la ville blanche une infinité de stars internationales. Grâce à elle, le théâtre municipal, le cinéma le Rialto et les défuntés Arènes ont accueilli, pour la première fois, Najat Saghira, Sacha Distel,

Eddy Mitchell à la Corrida. (Coll. N.Banon)



Dalida, Najoua Fouad en compagnie de Naboulsi, Eddy Mitchell, Demis Roussos, Richard Anthony et autre, Cliff Richards. Johnny Hallyday, jeune star des yéyés, a fêté ses vingt ans chez les Banon. En folle amoureuse de la cité de Sidi Belyout, elle s'engage à fond dans la lutte pour la sauvegarde des lieux de mémoire, hélas tous disparus les uns après les autres : les Arènes, le cinéma Vox avec la brasserie Marcel Cerdan, le beffroi de l'horloge et autre théâtre municipal. Après avoir lu l'un de ses écrits, « Une idée qui me tient à cœur », évoquant la disparition de l'hôtel d'Anfa qui abrita, en 1943, « la conférence de Casablanca », le regretté Ahmed Bensouda, alors conseiller de feu Hassan II, note : « je ne puis que regretter tout comme vous la disparition de ce haut lieu de notre patrimoine et souhaiter sincèrement que votre idée se concrétise ». Fière de sa marocanité, tout en étant de confession juive, elle n'hésite pas un instant



Najoua Fouad à son arrivée à Casablanca (Coll N.Banon)



Johnny Hallyday fêtant ses 20 ans chez les Banon.

à signer un chèque et à produire un texte en éloge à la mosquée Hassan II. Son père ne lui a-t-il pas légué un corpus de Qasida du Melhoun qu'elle sauvegarde jalousement ? Le père de son mari n'est-il pas le grand maître de musique andalouse Baichan qui a célébré, en compagnie de Shloumou Souiri et d'Ishak Tarar, la naissance de Hassan II ?

L'une des facettes les plus marquantes de sa vie reste son talent d'organisatrice de spectacles qui a réussi à amener dans la ville blanche une infinité de stars internationales.

Un charme oriental éblouissant



MALIKA BANON NOTRE STAR YÉ-YÉ !

Alegria, Maguy, Tina, Malika ... Plusieurs prénoms pour une même personne. Elle les changeait au fur et mesure de l'évolution de sa carrière. Mais de qui s'agit-il ? D'une belle brune qui manie, comme le disait Claude François en la présentant au cours d'une émission à la télévision française, le chant, la danse et la cuisine. Née à Casablanca en 1951, elle n'est autre que l'une des filles de madame Nina Banon. Dès l'âge de trois ans, elle s'inscrit aux cours de chant et de danse au conservatoire de Casablanca. Lors de la célébration de l'un des anniversaires de la princesse Lalla Amina, le roi Mohammed V la remarque et la surnomme Malika.

Maîtrisant les chants populaires de l'époque, elle s'intéresse au flamenco, à la variété et remporte un concours rock. Aux premières des Arènes ou aux soirées du « Sacha » et autre « Jardin d'hiver », rue de l'Horloge, elle reprend les morceaux en vogue d'Elvis Presley, Brenda Lee - dont un twist, adapté de l'anglais en arabe -, de Nino de Murcia et son fameux « Esperanza », cher à Charles Aznavour, sans oublier les refrains français. Radio Europe N° 1 diffuse, depuis 1958, sa fameuse émission « Salut les Copains » et Daniel Filipacchi lance, en 1962, le magazine du même nom. En 1953, la place de la Nation, à Paris, réunit plus de 150.000 fans de la génération que le sociologue Edgar Morin appela, dans un long article publié par le Monde, les yé-yé. C'est la même année que Johnny Hallyday se produit aux Arènes de Casablanca. Séduit, il décide de lancer Malika sur le marché du disque. Les tubes se succèdent, à l'instar de « Le temps des fleurs », « L'amour est fini », « Comme le fleuve aime la mer », « Le paradis », « Ils croient s'aimer », une adaptation en français de la sublime mélodie du film « Roméo et Juliette » de Franco Zeffirelli, signée Nino Rota, « Il le fallait », avec la compagnie lancée par Hugues Aufray avec, entre autres, France Gall, jusqu'à « Love Me », sorti chez Warner Bros en 1977. En zappant, on tombe sur ses morceaux diffusés par Mélody Variétés. On surfant sur le Net, on la retrouve sur youtube. Sur les forums, on ne cesse de demander de ses nouvelles. Aux dernières nouvelles, notre reine s'occupe d'une galerie d'art à Paris.

LA CORRIDA

UN BOUT D'ANDALOUSIE EN PLEIN CASABLANCA

APRÈS LES SPECTACLES, UNE INFINITÉ DE RESTAURANTS AUX SPÉCIALITÉS INTERNATIONALES OFFRAIENT LEURS SUCCULENTS METS. AU CENTRE VILLE, ON PEUT DÎNER CHEZ MILLET, À LA BAVAROISE, AU SAINT-JAMES ET SON BUFFET GÉANT, AU PETIT POUCKET, OÙ SAINT-EXUPÉRY AVAIT SES HABITUDES, À LA CHAOUÏA, DONT L'ACCENT ENSOLEILLÉ DU PATRON ET DE LA CLIENTÈLE INSPIRÈRENT, PARAÎT-IL, MARCEL PAGNOL, OU AU ROI DE LA BIÈRE, AVEC SON SALON DE THÉ, SA SALLE DU PREMIER ET SA BOÎTE DE NUIT AU SOUS-SOL AVEC UNE DISCRÈTE PORTE PASSAGE SOUMICA... ET LA CORRIDA FUT !

En plein centre ville, rue El Araâr, ex-Gay Lussac, un portail attire l'attention par son nom, la Corrida, et quelques azulejos aux motifs inspirés de Picasso. Nous sommes en face d'un restaurant dont l'histoire se confond avec celle des fêtes casablancaises. Il s'appelait au début la Sevilla, puis Le Palmier, surnommé par les Américains Palm-Club. Deux amoureux, Solange, Française qui débarque de Tourcoing à Casablanca en 1950, et Don Vicente Marmaneu, Espagnol arrivé en 1953, y déjeunent. Charmés par l'ambiance du lieu, ils décident de l'acquérir et de le transformer en une taberna espagnole. Sa métamorphose coïncide avec la réouverture des Arènes, abandonnées par la famille Castella, par Paul Barrière et Don Vicente. En 1955, Solange met fin à sa carrière d'infirmière pour s'occuper de l'établissement.



Michel Simon à la Corrida. On reconnaît derrière lui Hamidou Benmasoud et Hassan Skalli. (Coll. N.Banon)

S'inspirant de l'ambiance de la tauromachie, ils y créent « un décor typiquement andalou... où les chapelets d'oignons séchaient à proximité de longues théories de saucisses, où les têtes farouches des taureaux de race voisinaient avec des banderilles et où le Valdepenas coulait à flots de tonneaux trapus ».

Après l'entrée, on débarque dans un patio andalou aux cinq palmiers, dont le premier a été planté le jour de la première ouverture, à la fontaine aux carreaux de faïence jaunes, verts et bleus, l'ensemble baignant dans une atmosphère de calme, magie et volupté. La grande salle est décorée de rouge et noir avec une gigantesque fresque, couvrant le mur du sol au plafond, signée du peintre Patrick Franck. Les chaises et les tables ont été confectionnées par le célèbre ébéniste de Triana, Arturo Pascual.

de la guitare. On dressa un chien pour imiter les taureaux aux arènes pour le grand plaisir des clients et des grandes figures qui finissaient leurs tournées à Casablanca, à l'instar des Luis Miguel Dominguin, El Cordobès, Paco Camino et Domingo Ortega. Plus tard, La Corrida a connu de grandes fêtes avec des chanteurs, danseuses et danseurs professionnels, comme Marie Carmen Garaia, la China, la Japonaise Tamycó, Rajaëla de Cordoba, Angel Torres, la Camboria, Juanito Valderrama, El Nino de los Rixos et le guitariste Manolo Marvel.

« A la Corrida, ma clientèle était constituée d'hommes et de femmes des plus distingués... Nombreux étaient les étrangers, Américains, Français, Italiens, Espagnols, Chinois, Japonais, Russes, mais aussi l'élite marocaine. » Hassan II la fréquentait quand il était prince. Une

vivrai », confie Solange à Abdellatif Hissouf qui a sauvé de l'oubli l'établissement en lui consacrant un succulent livre, « La Corrida ou vie d'une Française à Casablanca, biographie de Solange », sorti en 2003. A la mort de Don Vicente, lors du coup d'Etat du 10 juillet 1971, les Arènes disparurent définitivement. Mme Solange nous a quittés elle aussi. La Corrida est toujours là. Jusqu'à quand ?

Une fois Roi, Hassan II engageait les Marmaneu pour l'organisation de ses anniversaires et n'hésitait pas à déménager l'ensemble du décor de l'établissement à Rabat, Marrakech ou Mohammedia.

Au centre est installé un tablao - ou estrade - pour les spectacles, entouré de têtes de taureaux empaillées, de costumes portés par les grands matadors et d'une infinité de poupées et autres bibelots.

Paella, fiesta et people

Le restaurant s'est spécialisé dans la gastronomie espagnole avec les tapas et surtout, son inoubliable paella. Pour ses 75 ans, Arletty y a célébré son anniversaire. Madame Marmaneu se souvient qu'« elle est venue à l'improviste un soir. Je n'avais pas préparé de gâteau, alors elle a soufflé des bougies placées sur une grande paella ».

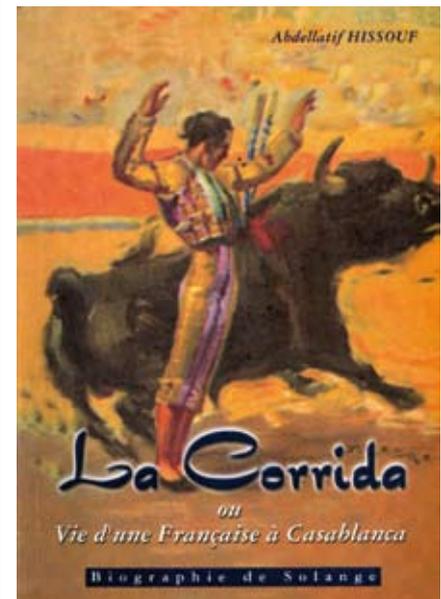
Les premières animations commençaient avec le patron, Don Vicente, qui racontait les prouesses des grands toréadors espagnols, accompagné par Solange au piano. Ensuite, un des garçons entonnait la seule chanson qu'il connaissait, « Los cascabelles », et Romana, Pepita et Gomes quittaient les cuisines pour danser la Sevillana. Deux autres garçons chanteurs, Paco et Tomas, furent engagés. Tout en servant, ils chantaient, dansaient et jouaient

fois Roi, il engageait les Marmaneu pour l'organisation de ses anniversaires et n'hésitait pas à déménager l'ensemble du décor de l'établissement à Rabat, Marrakech ou Mohammedia. Moulay Abdallah faisait partie des habitués, tout comme, entre autres, Ben Barka et le général Oufkir. Une fois, Yves Saint Laurent débarqua avec son papa. Il avait à peine 15 ans et passait son temps à dessiner des robes.

Lieu couru, surtout après les spectacles des Arènes et du théâtre municipal, la Corrida a vu défiler les grandes stars dont le souvenir est sauvegardé dans son livre d'or. A le feuilleter, on tombe sur Charles Trenet, Dario Moreno (1959), Fernandel (1968), Tino Rossi (1957), Joséphine Baker (1966), Pascal Petit (1960), Jean Marais, Pierre Brasseur, Bernard Blier, Eddy Mitchell, Pierre Perret, Pierre-Jean Vaillard, Georges Bernardet, Michel Simon, Sacha Distel...

« J'ai refusé de vendre la Corrida, car je sais que les acheteurs détruiront les palmiers de mon jardin pour bâtir un immeuble de six ou sept étages. Mes palmiers vivront tant que je

CASABLANCA OU LE PETIT PARIS



« Casablanca ! Petit Paris comme on la surnommait. Pourtant, elle n'avait rien à envier au grand Paris. Une vie nocturne des plus intenses. Des hôtels de luxe, des cabarets et des boîtes de nuit chics ouvraient leurs portes à une clientèle hybride formée de Français, d'Espagnols, d'Américains et de Marocains. Les Marocaines, avec leurs djellabas et leurs voiles en mousseline noire, étaient aussi élégantes que les Parisiennes. Les magasins de luxe et les grands couturiers ne manquaient pas à Casablanca. Les habits des hommes et leurs toilettes étaient assortis à la couleur de leur voiture. De belles et luxueuses voitures (Cadillac, Mercedes...), inconnues jusqu'alors en France, circulaient à côté des calèches tirées par de beaux chevaux arabes. »

Solange Marmaneu dans « La Corrida ou vie d'une Française à Casablanca » d'Abdellatif Hissouf.

JACQUES BREL ET LE MAROC

UNE HISTOIRE D'AMOUR

SÉJOURS, CONCERTS ET RENCONTRES. JACQUES BREL A MÊME FAILLI S'INSTALLER DÉFINITIVEMENT AU MAROC, POUR Y ÊTRE ENTERRÉ, AVANT DE FAIRE LE CHOIX DES ÎLES MARQUISES. RETOUR SUR UNE HISTOIRE D'AMOUR.

En 1984 l'écrivain Olivier Todd sortait la biographie la plus fournie et la plus complète sur Jacques Brel, « Jacques Brel, une vie ». Au fil de la lecture, sa relation avec le Maroc est évoquée, notamment ses séjours avec ses filles à Marrakech, à l'hôtel la Mamounia.

Après son premier Olympia, en 1958, Jacques Brel enchaîne concert sur concert. En 1959, il se produit pour la première fois au Maroc, aux Arènes de Casablanca. Depuis, à chacune de ses tournées hexagonales et internationales, le Maroc devient l'une de ses étapes incontournables. Les fans se rappellent de celle de 1962 au cours de laquelle il se produit au Théâtre municipal de Casablanca, au cinéma Rif de Mekhnès et au cinéma Royal de Rabat. En 1966, date de sa fameuse grande tournée des adieux à la scène, le voilà de retour au Maroc pour quatre concerts mémorables à Casablanca, Mekhnès, Rabat et une deuxième fois Casablanca.

Amitiés marocaines

Au cours de ses séjours, il se lie d'amitié avec plusieurs Marocains dont, entre autres, le dramaturge Tayeb Seddiki et le doyen des animateurs radio, Ali Hassan. Tayeb le programme au théâtre municipal de Casablanca



Jacques Brel au cours d'un entretien télévisé avec Larbi Skalli.



dont il est directeur. À plusieurs reprises, il évoquera l'être formidable, le seigneur et surtout, le pro. Ensemble, ils déambulent dans l'ancienne Médina avec plusieurs haltes au restaurant du Port. Brel apprécie la cuisine marocaine, les tagines, couscous et poisson. Le soir, c'est la fête. L'un des rites du chanteur, ce sont les sorties d'après spectacles. Des virées qui ne finissent qu'à l'aube. L'un de ses lieux de prédilection reste le fameux Sphinx de Mohammedia. Une maison close de haut standing avec restaurant, bar et tables de jeux. Sa gérante, Madame Andrée, ne figure-t-elle pas dans la chanson « Jeff » ?

« ..Et si t'es encore triste
On ira voir les filles
Chez la madame Andrée
Parait qu'y en a d'nouvelles... ».

Une autre chanson, « La Valse à mille temps », lui est aussi inspirée par le zigzag de la route reliant Tanger à Rabat. On dit même que son tube planétaire, « Ne me quitte pas », aurait été conçu dans la ville des roses, Mohammedia.

En 1973, Jacques Brel est invité par le ministère du Tourisme et l'ami Tayeb Seddiki au Festival des Arts Traditionnels de Marrakech. C'est là qu'Ali Hassan, qui assure la couverture de l'événement pour la radio, la télévision et les actualités cinématographiques, fait sa connaissance. Après une virée dans les tavernes de la ville, le journaliste l'amène le lendemain à bord de sa Fiat 1500 au fin fond du Maroc profond. Pendant 48 heures, ils disparaissent pour aller visiter Midelt, Riche et Imilchil ! Brel cherche en cette période de sa vie à fuir la civilisation et les villes d'Europe. Dans ces contrées du Haut Atlas, il trouve son paradis et pense même s'y installer définitivement. Le seul hic c'est qu'il a des problèmes de dents et ne supporte pas le froid...

Souvenirs, souvenirs

Depuis sa disparition, le 9 octobre 1978, les hommages ne cessent de lui être rendus à travers le monde. C'est le cas au Maroc où ses refrains squattent les radios. En 2002, à l'occasion du 24ème anniversaire de son décès, 2M lui a consacré une soirée thématique, sous la houlette de Omar Salim, avec au programme le dernier concert donné à l'Olympia et la projection du film « L'aventure, c'est l'aventure ». Au mois d'octobre 2001, un grand hommage lui a été rendu à Rabat, avec la complicité de la délégation Wallonie-Bruxelles et de l'Institut Supérieur d'Art Dramatique et d'Animation Culturelle. La programmation comprenait un spectacle musical au titre « B, c'est plus court », une exposition, un séminaire tenu à la faculté des lettres de Rabat, ainsi qu'une conférence donnée par le chef d'orchestre et auteur Patrick Baton, à qui on doit « Jacques Brel, une œuvre ». Au mois de décembre 2008, une grande

soirée a été organisée à l'Office de change de Casablanca et animée par Ali Hassan. Elle a réuni Joha Verminnen, Soumaya Abdelaziz et Mamoun qui ont interprété, chacun à leur manière, les inoubliables refrains de Brel. Depuis une trentaine d'années, Mamoun Salaje chante Brel. Obsédé par l'homme et possédé par le répertoire, il monte sur les planches pour des concerts inoubliables, tous les 9 octobre, le jour de l'anniversaire de sa mort.

ECRITS MAROCAINS SUR BREL



Les ouvrages sur Jacques Brel sont innombrables. Biographies, livres de chansons, de souvenirs ou d'images. Le Maroc, où le troubadour compte de nombreux fans, contribue modestement à cette bibliographie. Le chanteur Mamoun lui a consacré un mémoire, Abdellatif Hissouf une série d'articles publiés dans Al Ittihad Al Ichtiraki et édités plus tard sous forme d'un petit livre. Les contributions d'un séminaire, organisé à la faculté des lettres de Rabat, le 22 octobre 2001, avec la participation d'artistes et d'intellectuels marocains, sont sorties sous forme d'un livre intitulé « Brel au Maroc ». L'universitaire Amina El Fassi lui a consacré une thèse, publiée chez L'Harmattan en 2006, sous le titre évocateur : « Brel et l'ironie ». Elle y décortique les textes d'un chanteur rebelle, sinon d'un grand poète, portant un regard aiguisé sur les êtres et la société.